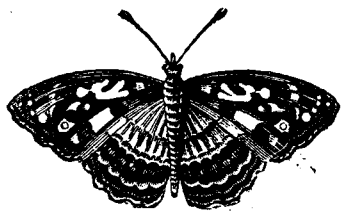


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

LA GRANDE CHARTREUSE.

A DON MORTÈS, PRIEUR.

J'aurais voulu vous voir, j'aurais voulu vous dire :

« Vous qui marchez, mon père, au flambeau de la foi,
» De ce flambeau sacré dont la lueur m'attire;
» Mon père, secouez quelques rayons sur moi. »

Lorsque le voyageur, aux avis incrédule,
Parti trop tard d'en bas, est par l'ombre surpris,
Et que vous tressaillez, seul en votre cellule,
Lorsque l'aile du vent vous apporte ses cris ;

Pour lui porter secours, vous vous levez, mon père.
En vain gronde l'orage, une lampe à la main,
Vers lui vous descendez et vous lui criez : frère,
Venez de ce côté, voici votre chemin.

Alors vous le trouvez tout près d'être victime
De l'inexpérience et de l'obscurité,
Cramponné sur un roc, pendant sur un abîme,
Auquel un pas de plus l'aurait précipité.

Grâce à vous, échappant à cette mort affreuse,
Humble et le front baissé, comme un guide il vous suit,
Affermissant ses pas sur la route pierreuse,
Et ne posant le pied qu'où la lumière luit.

Puis, quand il est sorti de ces gorges maudites,
Comme un ange au pêcheur que son aide a sauvé,
Vous vous tournez vers lui, mon père, et vous lui dites :
Frère, reposez-vous, vous êtes arrivé....

Je suis ce voyageur criant à vous dans l'ombre ;
Je suis parti d'en bas, sans savoir mon chemin ;
Le sentier où je marche est étroit, la nuit sombre,
Eclairez-moi, mon père, et donnez-moi la main.

Comme vous, mais chargé d'un différent message,
J'ai pris le monde en haine et, jeune, l'ai quitté,
Et nous avons tous deux tenté même voyage,
Vous, cherchant la lumière, et moi la vérité.

Vous, vous êtes monté par les routes arides,
Moi, j'ai pris les chemins où je voyais des fleurs ;
Votre front s'est couvert de sueur et de rides ;
Mais vous avez atteint le premier les hauteurs.

Moi, je me suis perdu dans mes routes fleuries
Où, plus que la raison, le désir m'a conduit,
Et j'ai cueilli, couché sur l'herbe des prairies,
A tout buisson sa fleur, à tout arbre son fruit.

Puis est venu le soir, conduisant la tempête,
De chercher un abri j'ai senti le besoin,

Et voilà que l'éclair a brillé sur ma tête ,
Sans me montrer le but dont je suis encore loin.

O mon père , aidez-moi de votre expérience ,
Dites-moi si , pour lire au livre écrit par Dieu ,
Il faut prendre un flambeau des mains de la science ,
Ou suivre aveuglement la colonne de feu.

Parlez , j'écouterai votre parole austère ;
Car depuis qu'aux lieux hauts vous a conduit la foi ,
Vous avez oublié tous les bruits de la terre ,
Dont la rumeur confuse arrive encore à moi.

Car vous avez souvent , pendant la nuit entière ,
Priant Dieu d'affermir votre regard mortel ,
Suivi ces mondes d'or , magnifique poussière ,
Que soulèvent ses pas sur les chemins du ciel.

Et le jour vous avez , dans la demeure sainte ,
La prière à la bouche , usé vos deux genoux ,
Ecoutant si l'écho de cette vaste enceinte
Était un bruit du ciel descendant jusqu'à vous.

Dites-moi , comment Dieu , dont nous sommes l'ouvrage ,
Qui vers un même but veut que nous nous pressions ,
Vous livrant à la paix , me jetant à l'orage ,
Mit tant de calme en vous , en moi de passions.

N'avez-vous point de nuit fiévreuse et délirante ,
De songe où votre sang roule comme du feu ,
Où la voix du désir , tout le jour expirante ,
Parle à votre chevet , couvrant la voix de Dieu ?

Ou cela n'est-il plus pour vous que chose vaine !
Avez-vous renvoyé ses songes au démon ,
Comme le pied secoue et renvoie à la plaine
La poussière amassée en gravissant un mont ?

Alors , s'il est ainsi , dès que l'esprit immonde ,
Comme un guerrier vaincu dans le combat , eut fui ,
Vous avez dû tourner vos regards sur le monde ,
Et rassuré pour vous , être effrayé pour lui.

Vous l'avez vu , des rois écrasant le vieux trône ,
Rien qu'en laissant tomber sa patte de lion ;
Au premier front venu jeter une couronne ,
Large pour Charlemagne et pour Napoléon.

Du jour au lendemain , un culte meurt ou change ;
Tout principe est pesant , tout devoir importun ,
Et tant de noms fameux sont tombés dans la fange ,
Qu'on n'ose faire un pas de peur d'en fouler un.

Voyant que l'homme court vers une voie amère ,
La Religion pleure et le retient. — Hélas !
Il la repousse , ainsi que , repoussant sa mère ,
L'enfant devenu fort écarte ses deux bras.

Maintenant tout est là , que votre voix réponde ,
Croyez-vous , car pour moi je ne fais que douter ,
Que la religion soit l'ame de ce monde ,
Et que sans son principe il ne puisse exister ?

Croyez-vous que semblable à notre ame mortelle ,
Quand la bouche divine a soufflé le flambeau ,
Tout ce qui reste à faire au corps quitté par elle ,
C'est de prendre un linceul et d'entrer au tombeau ?

Ou que , pareil au fils qui reçoit de ses pères
Le manoir qui les vit heureux et triomphants ;
Mais qui sent que le temps en a disjoint les pierres ,
Et tremble qu'il ne puisse abriter ses enfans ?

Quoiqu'un vieux souvenir , qu'il honore et qu'il aime ,
Prête aux murs une voix qui l'implore pour eux ;
Sous le marteau prudent ils tombent , et lui-même ,
Il en disperse au loin les débris dangereux.

Puis , aux lieux où jadis la gothique mesure ,
Sur ses vieux fondemens tremblait au vent du nord ,
S'élève une maison plus moderne et plus sûre ,
Où , tranquille , le maître et s'éveille et s'endort.

Dites-moi , croyez-vous que , semblable à ce maître ,
Le monde renversant lui-même sa maison ,
Veuille tout démolir , afin de tout remettre
Au creuset épuré de l'humaine raison ?

Et quand il jette au gouffre , afin qu'il l'engloutisse ,
L'autel avec le dieu , le trône avec le roi ;
Dites-moi , croyez-vous que la liberté puisse
Réédifier tout avec un mot • — LA LOI !...

Alexandre DUMAS.

THÉÂTRES.

Lecomte a fait vendredi son troisième début dans *Robin des bois* , et cette dernière épreuve lui a été beaucoup plus favorable que les précédentes. Nous avons retrouvé dans sa voix de la fraîcheur et de l'étendue ; aussi , a-t-il obtenu de légitimes marques d'approbation que nous nous faisons un plaisir d'enregistrer ; car , si , dans l'intérêt de l'art et du public , nous croyons devoir signaler ce qui est mal , nous sommes heureux de pouvoir franchement rendre justice à ce qui est bien.

M. Alexandre Dumas assistait jeudi à la représentation du *Masque de fer* , où Delacroix joue le rôle de *Gaston* d'une manière si brillante ; ce qui suffit pour justifier les éloges que nous lui avons déjà donnés , et que nous lui donnons encore aujourd'hui dans ce rôle , c'est que M. Dumas l'a lui-même applaudi à plusieurs reprises. Un pareil suffrage est bien flatteur pour Delacroix , et couronne dignement trois années

de succès dus à son mérite comme artiste, et à sa profonde entente de l'école moderne.

Dimanche, on a repris d'*Arlington*. Delacroix jouait Richard, et il a su trouver, dans ce rôle, des effets tout à fait nouveaux, et parfaitement en harmonie avec le caractère tel qu'il a été tracé par l'auteur. Ce caractère, tout bizarre, tout original qu'il paraît à la scène, n'en est pas moins dans la nature la plus vulgaire, la plus vraie. C'est le joueur sur une grande échelle; le joueur politique, risquant son avenir sur un crime au lieu de le risquer, comme l'autre, sur une carte, et ayant, au lieu du suicide, l'échafaud en perspective!

Le drame de *Richard d'Arlington*, car ceci est un drame positif, poignant, contient une grande leçon pour tous, et cette manière de corriger les inclinations perverses par le tableau de la perversité même et de la punition qui lui est réservée, nous semble un des grands enseignemens de l'école moderne. La comédie ancienne, la comédie classique, avait pour but de saper les ridicules de la société, en les vouant à la risée publique. Cette tâche était honorable aussi; mais le drame d'aujourd'hui, en poursuivant le vice ou le crime, en l'étreignant corps à corps sur un théâtre, et en l'immolant à nos yeux par une justice anticipée, accomplit encore une tâche plus utile et plus glorieuse. Car le crime est plus fatal à la société que le ridicule. Ainsi, quoi qu'en puissent dire certains détracteurs à courte vue, sous le rapport moral même, le drame actuel a droit à nos éloges et à notre reconnaissance.

Ce n'était pas assez de flétrir l'ambition par de spirituelles saillies, il fallait, comme l'a fait Dumas, traîner l'ambitieux sur la claie dans toute sa hideuse nudité; il fallait montrer au peuple toute l'atrocité de ces hommes qui sacrifient impitoyablement à leur intérêt personnel patrie, honneur, famille, et pour qui rien n'est sacré, si ce n'est l'or! apprendre à ce peuple à connaître et à juger ceux que l'intrigue place quelquefois au dessus de lui, et qui veulent l'opprimer de tout le poids de leur riche infamie; c'était non-seulement l'ouvrage d'un grand poète, mais encore celui d'un bon citoyen!

Honneur à M. Dumas, qui y a réussi, et qui a tracé de l'ambition un portrait assez vrai, assez hideux pour faire frémir même un ambitieux!

Son drame, qui, comme œuvre morale et comme œuvre littéraire, est d'une si haute portée, a obtenu à sa reprise un brillant succès; car, non-seulement on a applaudi, mais encore on a pleuré, non de ces larmes douces qui partent du cœur, mais de ces larmes corrosives qu'enfante l'indignation ou le désespoir.

Le succès de *Richard* est un de ces succès qui durent parce qu'ils sont légitimes, et qui s'accroissent en marchant, comme la renommée d'Horace.

Delacroix, nous le répétons, a donné une nouvelle

vie à *Richard d'Arlington*, et il entrera pour beaucoup dans la vogue de cet ouvrage, car nous sommes sûrs qu'il sera encore plus à son aise dans cette vaste composition, si pleine de détails divers, lorsqu'il l'aura jouée deux ou trois fois; il y a encore des choses qu'il tâte, mais qui se trouveront plus tard mieux classées et mieux fondues. Au total, ce rôle lui fait le plus grand honneur, et ne peut qu'ajouter encore à sa réputation.

Dupré a donné une physionomie remarquable au personnage de *Thompson* si bien étouffé par Berthaut lors de la création. Il nous a montré à nu l'intrigant subalterne pour qui tous les moyens sont bons lorsqu'il s'agit de s'élever; et son mordant habituel, sa diction insolemment saccadée ont donné à ce rôle un cachet tout particulier, qui mérite une mention honorable.

Berger et Welsch ont fort bien rendu les personnages de *Da Sylva* et du roi. Cossard est toujours fort bien dans M. Grey, et Roblin a dissimulé avec art tout l'odieux de son rôle. Bref, l'ensemble de la représentation a été des plus satisfaisants.

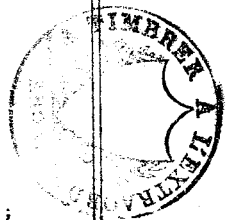
—

Tout ce qui sort de la plume de M^{me} Valmore nous paraît si précieux que, quoique nous ayons déjà une pièce de poésie dans le numéro de ce jour, nous n'avons pu résister au désir de faire connaître à nos lecteurs les vers si purs et si gracieux que le talent extraordinaire de Paganini a inspirés à notre Sapho moderne.

LE NOM DE PAGANINI.

Paganini! doux nom qui bat sur ma mémoire,
Et, comme une aile d'ange, a réveillé mon cœur,
Doux nom qui pleures! qui dit: gloire!
Détaché du céleste chœur!
Tous les baisers du ciel sont dans ton harmonie;
Doux nom, belle auréole éclairant le génie,
Tu bondis de musique, attaché sur ses jours:
Il t'entraîne, il te voue à la foule idolâtre:
La terre émue est ton théâtre,
Tu t'appelles son ame! Oh! tu vivras toujours.
Oui, d'une flamme à part, cette ame fut formée,
Oui, Dieu la soupira, ce fut sa bien-aimée;
Oui, mille oiseaux d'amour murmurent dans son sein;
Leur souffle les parcourt, ils chantent sous sa main:
Et, dans ces suaves haleines,
Qui frémissent comme des fleurs,
Roule un miel pour toutes les peines,
Et des larmes pour tous les pleurs!

Oh, quel saisissement, quel frisson, quelle joie,
Lorsque, dans l'atmosphère, un tel chant se déploie;
L'ame n'a plus d'asile où ce prodige a lui;
Elle craint de s'éteindre, et s'envole sur lui!



Dieu ! protégez, dans ses voyages,
L'écho vivant de votre voix,
Qui suspend la voix des orages,
Ou les fait gémir sous ses doigts;
A cette errante mélodie,
Fermez les sentiers douloureux,
Car sa sublime maladie
Guérit bien des cœurs malheureux !

Marceline VALMORE.

CHRONIQUES LYONNAISES.

Il n'est bruit, depuis quelques jours, dans notre ville que d'un double assassinat tenté avec des circonstances si horribles qu'on a besoin, pour y croire, des informations de la justice.

Les nommés Buer et Guerre, ouvriers en soie, se livrant tous deux au frauduleux commerce connu sous le nom de piquage d'once, s'étaient rendus au *Grand-Camp*, sur les bords du Rhône, au moment où les troupes revenaient de l'exercice à feu, pour y voir des marchandises provenant de leur trafic illégitime. Soit préméditation de la part de Guerre, soit effet du hasard, une querelle s'éleva entre eux au sujet du partage des bénéfices. Buer fut terrassé, frappé de coups de pierre, et de coups de couteau, et traîné sur les bords du fleuve où il fut précipité. Guerre, après le premier meurtre, se rendit vers la domestique de Buer et lui apprit que son maître, victime d'un accident, était sur le point d'expirer, et la réclamait pour tester en sa faveur. La domestique accourt; mais, arrivée sur le lieu du premier crime, elle est assaillie par Guerre, meurtrie de coups et laissée, pour morte, sur le terrain. Guerre, muni de toutes les clefs qu'elle avait sur elle, dévalise tout ce qui se trouvait dans la demeure de Buer. Le lendemain, sur la déposition de la gouvernante revenue à la vie, Guerre a été arrêté dans son lit, et trouvé nanti de tous les objets volés. La justice informe, et nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette horrible affaire.

— Voici les conditions auxquelles la mairie se propose d'accorder la future direction de nos Théâtres, à partir du 21 avril 1853:

1° Le directeur aura l'usage gratuit de la salle du Grand-Théâtre et de ses dépendances. Il aura également l'usage gratuit des décors et mobilier que M. le maire est autorisé à acquérir du directeur actuel pour une somme de 35,000 fr.

2° A l'expiration de son privilège, qui sera de deux ou de trois ans, le directeur sera tenu de rendre à la ville des décors et mobilier pour une valeur égale à celle des objets dont il aura eu la jouissance.

3° Il n'est imposé aucun genre particulier de spectacle au directeur.

Le privilège sera accordé à la personne qui offrira de faire représenter le plus de genres et demandera

le moins de jours de relâche par semaine. Cependant la personne qui, au nombre des genres à représenter, comprendra le *grand opéra* et l'*opéra dit traductions*, sera préférée, lors même qu'elle demanderait le plus de jours de relâche par semaine.

4° Il sera accordé par la ville une somme de 90 fr. pour chaque soirée de spectacle, pour tenir lieu des frais de chauffage et d'éclairage de la salle, du foyer, etc. etc. Cette indemnité sera payée le 1^{er} de chaque mois pour toutes les soirées de spectacle du mois précédent.

5° Le directeur sera tenu de fournir un cautionnement, en espèces ou en rentes sur l'état, de 25,000 fr. par an, pour garantir l'exécution de ses engagements.

NOTA. Cet étonnant arrêté nécessite un grave examen, et nous consignerons dans le prochain numéro quelques-unes des mille réflexions qu'il ne peut manquer de faire naître, car il ne tend à rien moins qu'à la ruine totale de nos théâtres.

— La langue italienne étant sans contredit la plus agréable à connaître, nous voyons avec plaisir d'habiles professeurs se charger de l'enseigner, et c'est à ce titre que nous recommandons le nouveau cours que va ouvrir M. de Cardelli, déjà connu avantageusement par la méthode dont il est l'inventeur. Qui se refuserait au désir d'apprendre parfaitement la poétique langue du Tasse, en 60 leçons seulement? C'est cependant là ce que promet M. de Cardelli, et l'expérience a déjà prouvé vingt fois qu'il était à même de tenir exactement sa promesse. (*Voir l'avis ci-dessus.*)

— Ce soir, au bénéfice de M^{me} de Linski et de M. Félix, représentation extraordinaire au Cirque olympique. Tous les écuyers rivaliseront de zèle pour que cette représentation soit une des plus brillantes qui aient encore été données, et leurs exercices précédents répondent suffisamment de l'attrait qui doit entraîner ce spectacle chez M. Loisset.



CAFÉ DES DAMES.

Nous croyons donc devoir recommander fortement aux dames cette nouvelle espèce de café dont, à la demande de plusieurs personnes qui en ont usé à Paris, on vient d'établir un seul dépôt à Lyon, chez M^{me} Caroline Junié, rue du Garet, n. 4, au 3^{me}, où il se distribue par paquet d'une livre ou d'une demi-livre, aux prix de 1 fr. 50 c. et de 75 c. A chaque paquet est jointe la manière de l'employer.

COURS DE LANGUE ITALIENNE.

M. de CARDELLI, romain, auteur d'une nouvelle méthode de Grammaire italienne, professeur au Collège royal de cette ville, ouvrira, le 5 novembre, un nouveau cours en 60 leçons, et le continuera tous les lundi, mercredi et vendredi, de 8 heures et demie du soir jusqu'à 9 heures et demie. Prix 60 fr.; on s'inscrit d'avance chez le professeur, rue Longue, n. 2, à l'angle de la place de l'Herberie.